

Écrire une histoire en une nuit. Trouver les personnages dont les tares, les anomalies physiques ou mentales noirciront les pages blanches. Chercher le glauque dans la banalité de leur quotidien, ou faire émerger l'extraordinaire de leur destin. Les déshabiller. Les déstabiliser. Les placer sous les projecteurs des lecteurs.

Je cohabite au quotidien avec des hommes et des femmes qui m'ont donné malgré eux les failles et les secrets de leur vie. Je ne suis jamais seul.

Avant de devenir un auteur de polars, j'étais et suis toujours inspecteur de police. Il y a quatre ans, mon énième roman s'est trouvé entre les mains d'un réalisateur de cinéma en quête d'une intrigue policière. Mon éditeur, ami de ce dernier, lui a suggéré la lecture de mon bouquin. L'in vraisemblable a eu lieu.

Mais quelle importance, au final je suis toujours le même. Sans nier l'allégresse qui a suivi ce magnifique coup de pouce du destin et qui a arrondi confortablement mes fins de mois, j'affirme ne pas être plus heureux qu'avant.

J'ai choisi de continuer à exercer mon métier. Il est une nourriture et une source intarissable pour mes romans. J'aime autant que je hais l'espèce humaine. Je n'arrive pas à délimiter la frontière, la jointure entre les deux est trop transparente. Mon travail est mon identité. Depuis plus de trente ans, je partage mon quotidien avec les brutes, les assassins, les paumés, les pervers en tout genre. Un état de belligérance permanent qui s'arrêtera dans quelques mois par la force des choses : la retraite méritée du bon soldat.

Si celle-ci est obligatoire, ma retraite en qualité d'écrivain, c'est moi qui me l'attribue. Les pages qui vont suivre constituent mon dernier roman, le seul à ne pas placer dans le registre polar. En trente années d'écriture, j'ai épuisé les personnages morbides ainsi que leurs frasques. Il m'en reste un seul. Celui-ci n'est pas un tueur en série, pas un vrai méchant, même pas un dur. Juste un paumé, un burlesque qui n'a jamais atteint l'âge adulte, qui a couru toute sa vie derrière les démarches chaloupées des femmes sans jamais réussir à aligner son pas aux leurs.

Je décline mon identité, il est temps, les circonstances m'y obligent. Je dois me mettre à nu, non pas pour les autres, mais pour moi. Je veux confesser sans fioriture, sans circonstance atténuante, de la lâcheté qui m'habite et qui dicte mes comportements.

Je jubile à travers mes mensonges et me pâme dans mes trahisons depuis toujours. Tels des trophées, je les donne en pâture à mon entourage afin de déceler dans leurs yeux une part de convoitise. Mes exploits réels ou fictifs me procurent de la matière. J'existe grâce à eux. On me connaît, on me reconnaît. J'aime entendre ces mots : « Ah, voilà notre Alain ! Tu as une petite histoire croustillante à nous raconter ? » J'attends la sollicitation et alors mon imagination n'a plus de limite. J'attends la tape amicale du copain sur mon épaule : « Sacré Alain ! ».

Je ressens alors la satisfaction d'être envié, moi le célibataire endurci aux cents et une conquêtes, la plupart payantes, mais cela j'omets de le signaler.

Je veux décrire les pustules infectées qui couvrent mon âme, pareilles à celles qui jalonnent le visage d'un adolescent. L'encre de ma plume est le pus giclant sous la pression. Jaune, épais et nauséabond, clairsemé de sang.

Alain K.

1,82 m. 80 kg

55 ans.

Célibataire.

Signes particuliers : menteur. Obsédé sexuel.

Hobby : les femmes.

Lieu de prospection : Liège, Belgique.

Ce soir, je peux écrire ce dernier livre. Mon acolyte est mon double. Un bouffon de classe moyenne, attachant certes, mais dont la sournoiserie donne la nausée.

J'ai mis tant d'applications dans mes duperies qu'elles provoquent un vertige. Un travail de dentellière soigneusement confectionné pendant des années, le sourire aux lèvres, toujours, c'est important le sourire.

Il a suffi d'un défaut dans la trame, quelques fils qui s'entortillent, une mauvaise appréciation des conséquences pour que l'ouvrage s'enroule sur lui-même et devienne un torchon.

Ce nouveau roman me donne froid dans le dos. Mon histoire, mes mots, la réalité de mon quotidien me poursuivent. Ils collaborent à un acte égoïste, encore un : mon pardon.

J'aimerais m'accorder l'absolution. J'aimerais oublier. Je cherche la facilité, je ne changerai jamais. Je n'espère aucune mansuétude.

J'ai détruit la femme qui m'aimait comme jamais aucune ne m'a aimé et j'essaye de me disculper, de me cacher derrière mes faiblesses. Comme un enfant, je crie : « Ce n'est pas de ma faute ! »

Toutes ces pages tendent vers le seul pardon qui m'intéresse, le mien. Le sien, celui de Nathalie, est inaccessible. J'ai omis de le lui le demander, je m'en suis voulu... après.

La nuit sera courte ou longue, je n'en sais rien encore. Je m'installe : cigarettes, briquet, cendrier. Je pourrais écrire, bouteille de whisky, cliché parfait de l'écrivain de série noire. Malheureusement je l'ai vidée hier soir. Je dois me contenter d'une bouteille de Perrier et d'un fond de Coca. J'allume mon ordinateur et j'ouvre un nouveau fichier. La luminosité de l'écran n'équivaut pas au charme d'une feuille blanche et le bruit sourd de mes doigts parcourant le clavier rend mon travail automatique, rapide. Je ne rêve pas. J'avance, je tape. Les mots s'immortalisent sous la touche « enregistrer ». Tout doit aller très vite. L'écran ne me laisse pas de répit. C'est une écriture brutale, celle qui m'est nécessaire pour cette dernière histoire. Je ne dois pas enjoliver

les faits, ne pas mentir encore une fois. Les mots sont des cailloux, faisant des ricochets au bord des phrases. Ils forment la cause et la conséquence.